

## DÉSIRÉE HELLÉ

Article paru dans *Les Temps Modernes* N° 80, juin 1952, pp. 2288-2293.

Romi exposait le mois dernier les œuvres de Désiré Hellé dans sa galerie qui est aussi une boutique d'objets cocasses où l'on ne vend rien, où se réunissent des originaux, chercheurs de pittoresque. Romi, le sourcier qui a redécouvert 1900, qui a lancé le Saint-Yves, qui en a façonné les vedettes, recevait quelques amis le soir du vernissage<sup>1</sup> :

Le guetteur de graines de sophora qui guette dans le square miniature de la rue de Seine ;

Le collectionneur d'images Liebig ;

le colonel en retraite qui collectionne les monuments aux morts 1914-1918 ;

L'acheteur de cadres en coquillages ;

Le collectionneur de petites revues symbolistes dans lesquelles ont été publiées (en pré-originales) les poèmes de Verlaine, de Laforgue, de Mallarmé ;

Le repris de justice qui, de la place Vendôme au quai Malaquais, joue au cerceau avec un pneu dérobé ;

L'ancien notaire amateur de femmes aux longs cheveux sur cartes postales ;

L'élève mendiant qui a pris des leçons avec le maître de céans, qui a passé un examen, qui a été reçu, qui exerce, qui enseignera bientôt à d'autres élèves mendiants ;

L'obstiné qui prépare depuis quinze ans une thèse sur la technique et les inventions de Nadar.

Romi rencontre mille difficultés avant de rassembler dans sa galerie toute la production de Désirée Hellé. Il déniche une première toile chez un brocanteur. La signature est lisible mais la date - 1894- le laisse songeur. L'artiste vit-elle et, s'il y en a, comment acquérir d'autres toiles ? Il se confie à l'inspecteur Delarue, auteur d'un livre consacré à l'art du tatouage. L'inspecteur épris de peinture naïve manie les fiches avec tant de virtuosité qu'il aboutit. Désirée Hellé vit et elle vit entre la Nation et la Bastille.

Romi me l'explique pendant qu'il me guide. « Regarde les mains des joueuses de diabolo, regarde-les bien », me dit-il. Fines et blanches. Des mains d'oisives élégantes. Il attire ensuite mon attention sur les mains possessives d'un chauffeur dans sa pétrolette. Nous admirons plus loin le mouvement, l'envol, la poigne d'une jeune amazone en 1910 faisant sauter son cheval au-dessus d'une rivière azur. Romi poursuit son récit : l'adresse du domicile de l'artiste est exacte, mais Désirée Hellé demeure introuvable. Elle a été expulsée de son appartement, ses tableaux ont été vendus à un chiffonnier pour une somme inférieure au prix actuelle d'une tonne de charbon. Le sphinx en bigoudis du 9 rue Paul-Bert n'en dit pas plus à l'inspecteur Delarue qui espère, qui attend dans la loge<sup>2</sup>. Nous sommes devant le *Retour du permissionnaire en 1915*. Le chien pataud aux oreilles en feuille de chou casquant les profils du crâne, le chien qui a l'air absent à côté de la réunion est comique. Romi me signale maintenant la vivacité et l'agilité d'un groupe de jeunes filles dansant aussi avec les bras et les mains le charleston en 1925. Je ne me suis pas découragé, continue-t-il. J'ai acheté des lunettes noires, j'ai mis mon imperméable verdâtre, je me suis feutré la tête à la Humphrey Bogart, j'ai dit avec ma serviette de cuir sous le bras, que Désirée Hellé m'attendait là où elle habite. Mon faux métier d'assureur a rassuré la concierge. J'ai dû exiger d'elle du silence pendant que j'inscrivais l'adresse tant convoitée. Elle vit, je l'ai vue, je lui ai parlé, c'est toute sa vie, tous ses efforts que j'ai réunis ici, c'est la fresque de l'époque qui me passionne. Les mains, les mains que je t'ai demandé de bien regarder... Je vais te dire : Désirée Hellé a peint tous les jours pendant soixante ans, les deux mains paralysées. Note, dit-il, note : Salle Locke, lit numéro trois. Va la voir demain. L'autobus te descendra devant l'hospice d'Ivry<sup>3</sup>. Demain sans faute. Elle aime tant les visites.

<sup>1</sup> Romi, de son vrai nom Robert Miquel (1905-1995) est un journaliste et collectionneur français, un « découvreur de talents aussi. Avec Raymond Fauchet il lance un cabaret parisien dans le style Belle-Epoque : le Saint-Yves. Rue de Seine à Paris, il tient une boutique fréquentée par des artistes et des intellectuels dans la mouvance du surréalisme et Robert Doisneau lui consacre une série de photographies amusantes et tendres intitulée « La vitrine de Romi », en 1948.

<sup>2</sup> Rappelons, si besoin est, que Violette Leduc demeurait au 20 rue Paul-Bert...

<sup>3</sup> L'hospice d'Ivry, parfaitement réel, fait cependant écho à la « chambre B » d'un hôpital mystérieux qui hante la narratrice de l'*Affamée* (1948).

Salle Locke, lit numéro trois, dis-je et redis-je pendant que je traverse la cour encadrée de plates-bandes au noir revêche. Des oiseaux chantent dans le froid, dans le brouillard. Leur chant dans une cour d'hospice est un gaspillage. La femme assise sur un appui de fenêtre à côté de la salle Locke se parle, écoute le son de sa voix à deux heures de l'après-midi. Je me sens coupable de n'être pas venue pour elle quand elle lève les yeux, qu'elle me voit, qu'elle croit me reconnaître, qu'elle me rejette, qu'elle recrée la même société avec le son de sa voix.

Désirée Hellé m'attend dans son fauteuil puritain, près du lit numéro trois. Pas de rides, pas de cheveux blancs. Des cheveux couleurs ficelle qu'elle n'a plus touchés pendant soixante-sept ans. Désirée Hellé a quatre-vingt-deux ans. Elle se tient droite, elle se lève de son fauteuil sans efforts, elle m'accueille avec aisance, puis elle jette ses mains colorées d'inertie, gantées de mitaines kaki, retenues à chaque pouce par un anneau de laine. Elle jette ses mains sur le drap, sur le cache-édredon, elle efface les faux-plis, elle me demande de rectifier la position du quart de vin accroché à un barreau du lit. Elle a aux pieds des chaussures jaunes à boucle brillante, des chaussures rajeunissantes de forme américaine. Elle ne peut se chaussier sans se faire aider. « Ce que je trouve le plus joli ce sont les cadres » me dit-elle quand je lui parle de l'exposition que Romi a organisée pour elle. Elle sourit aux infirmières qui circulent dans l'allée, elle prête à sa voisine de droite, en se servant de mes mains, les magazines que je lui ai apportés, elle me demande de chuchoter parce que sa voisine de gauche dort dans un fauteuil identique au sien, dort avec l'*Aurore* sur les genoux. Nous parlons de ses tableaux, elle se souvient...

Elle sort de l'école en 1884, elle est dans sa quatorzième année, elle aide sa mère dans l'atelier ranimé de temps en temps par le petit bruit traqué de la machine à coudre. Mère et fille tirent l'aiguille, s'aiment sans se regarder, en baissant la tête. Le père travaille à l'octroi. C'est également du jour et des journées, des semaines et des mois. Brusquement la mère se fâche : Désirée Hellé tient mal son ouvrage. Le pouce ne veut plus plier. Le pharmacien leur vend des potions, des fortifiants, Désirée Hellé se met au vin de Colombie. Les fioles s'amoncellent dans les armoires. Un soir, au début du dîner, la cuillère à potage tombe dans l'assiette, éclabousse le corsage que la mère et la fille ont taillé et cousu ensemble. Le père essuie le revers de son veston. Une main d'adolescente a passé de vie à trépas sur la nappe blanche d'une table de salle à manger. Visites et longues attentes dans les hôpitaux de Paris. Charcot, Babinski s'intéressent au cas. Les nerfs, les nerfs, répète-t-on à la Salpêtrière. La paralysie monte jusqu'au coude et il lui faut douze mois pour priver la jeune fille de ses mains, de ses avant-bras. Le jour de ses quinze ans Désirée Hellé ne peut plus des coiffer ni s'habiller, ni cacher sa glace de poche dans son poing. Dix doigts ont renoncé. Désirée Hellé revient dans l'atelier, coud avec ses dents ; Elle se lève en hiver à cinq heures du matin et avec ses mains atrophiées dans lesquelles passent des frémissements traîtres, elle encaustique le parquet, elle fait briller le fond des casseroles, elle frotte les miroirs. Ses mains sont des loques sur une chiffre enduite de cire, sur une touffe de paille de fer, sur une peau à essuyer les vitres. C'est avec ses épaules qu'elle frictionne et qu'elle masse en rond les objets : mais elle ne peut pas ramasser un brin de paille. Elle s'occupe, elle lit, elle suit dans le supplément illustré du *Petit Journal* le récit d'une chasse au lion, le lancement d'un cuirassé, elle lit les descriptions de paysages suisses par des écrivains de 1890. Elle s'évade et elle ne sait pas qu'elle s'inspire pour plus tard. Elle lit, ensuite elle s'ennuie. Elle est désœuvrée dans l'atelier. Quand sa mère enfonce son doigt dans le dé à coudre, Désirée Hellé regarde ses doigts qu'elle ne peut pas toucher. Elle espère. Elle a espéré pendant dix ans. Mère et fille sortent ensemble, s'approvisionnent au marché d'Aligre, achètent du thym, des petites herbes, du laurier à une martiniquaise. Désirée Hellé se souvient : elle dessinait des branches de laurier toutes semblables quand elle était dans la classe du certificat. Elle se souvient de l'artiste peintre qui installait son chevalet, sa toile dans le couloir de la Salpêtrière. Elle demande à son père de quoi dessiner. Il lui apporte des feuilles de papier quadrillé provenant du bureau de l'Octroi. Il faut prendre le crayon, le tenir, le retenir. C'est long, c'est pénible, mais la jeune fille de quinze ans ne se décourage pas. Elle s'entraîne pendant trois ans à le garder serré entre ses deux paumes. Pas de leçons de dessins, pas de conseils, pas d'échanges, pas de modèles vivants. Elle n'est pas exigeante. Elle feuilleter dans l'atelier les albums des magasins du Louvre, elle change la couleur des robes de confection. La mise en page des mannequins lui suggère d'autres mises en place sur ses toiles. Elle observe à table la tache de lumière sur un coquetier de faïence verte, le

chargement de la corbeille à fruits, les éclats de soleil sur les timbales d'argent.



© LA VIE D'ARTISTE AWD

Pendant la promenade du soir ses yeux plongent dans l'eau du lac de Saint-Mandé, vagabondent sur les petits ponts de bois sculptés du bois de Vincennes. Un vieil oncle est gardien au musée du Louvre. *Le Sacre* de David enchanterait la jeune fille<sup>4</sup>. La mère note pour elle les coloris dans les jardins au mois de juin. Désirée Hellé a peint avec ses épaules des balcons romantiques dont le fer forgé a la finesse d'une chaînette, des verdures vaporeuses, des grappes de raisin ciselées comme des bijoux. Désirée Hellé peint ainsi pendant soixante ans. Elle travaille trois, quatre, cinq heures par jour assise près de la fenêtre, dans une pièce sombre d'un immeuble de la frileuse rue Paul-Bert. Elle peint comme si elle avait retrouvé ses mains. Aujourd'hui elle souhaite, dans le dortoir de l'hospice d'Ivry, un coin où s'isoler pour travailler, des pinceaux, un chevalet. Le plancher gris récuré est triste, l'odeur uniforme des salles est décourageante, pourtant le règlement, la nourriture, le personnel, la société lui conviennent. Elle ne se plaint pas, elle ne se plaindra jamais. Je sais où dort Désirée Hellé depuis que j'ai ouvert pour elle son armoire composée d'un tiroir faisant corps avec le lit, depuis que j'ai vu ses aquarelles classées entre les feuilles de papier de soie. Désirée Hellé dort au-dessus des glycines, des pâtres grecs, des orchidées, des mimosas, des cytises, des papillons, des élégantes de Longchamp, des valseuses en sortie de bal. Elle dort au-dessus de l'hermine et du marabout. Elle tend le cou, elle m'indique une aquarelle parmi les autres.

- *la brune et la blonde*, me dit-elle avec fierté. La brune c'est elle, la blonde c'est moi. Celle qui serre la gerbe de fleurs c'est elle, celle qui tient la blonde par la taille, c'est moi. Je ne vous ai pas parlé de ma meilleure amie. La voici. Oui, à gauche, celle qui serre les fleurs dans ses bras. Nous passions nos vacances dans le Cher... Il y a dix ans.

<sup>4</sup> Nous rectifions la coquille du texte original : en effet, le syntagme : « *Le Sacre de David* » figurait en italiques. Il s'agit évidemment du *Sacre de Napoléon*, par le peintre David.



© LA VIE D'ARTISTE AWD

Je calcule : Désirée Hellé avait soixante-douze ans. J'ouvre grand mes yeux. Je vois mieux les deux jeunes femmes de trente ans sur l'aquarelle. Désirée Hellé s'est donc rajeunie de quarante ans, elle a rajeuni son amie en plus avec un pinceau, elle a ressuscité ses mains. Pourquoi pas ? C'est une preuve d'amitié et de générosité.

Désirée Hellé s'anime :

- C'est surtout pour elle que je suis entrée à l'hospice. Elle est ici. Nous vivons sous le même toit mais pas dans la même salle. Elle ne peut pas se lever. Elle est plus infirme que moi. Elle m'a tant soignée... J'ai toujours eu la vie douce. Ma mère et moi nous ne nous quittions pas. Ma mère avait tant de patience, tant de bonté... J'avais soixante-cinq ans quand elle est morte. Mon père c'était différent. Il partait, il travaillait à l'Octroi... J'ai rencontré ma meilleure amie après la mort de ma mère. Elle est alitée dans un autre bâtiment mais je passe tous mes après-midis près d'elle. Je trotte. Elle, elle ne peut plus. Si vous saviez quelle chance j'ai eue de pouvoir entrer dans le même établissement...

Quand je lui annonce mon départ, elle me demande si je veux l'habiller. Il fait froid, très froid, mais Désirée Hellé veut m'accompagner. Quand je lui mets son chapeau sur la tête et que je le penche trop en avant elle rit. Je serre autour de son cou une minable corde beige. Nous partons. La solitaire assise sur l'appui de la fenêtre à côté de l'escalier de la salle Locke me reconnaît et nous contemple.

Elle aura vu aujourd'hui une visiteuse et une visitée. Nous croisons dans la cour une femme fardée de rouge et de noir. Elle est gantée, elle a sur la tête une chéchia en peau de lapin. Elle nous toise. Elle crie :

- Est-ce que vous nous quittez ? Est-ce que vous partez pour toujours ?  
C'est une folle, me dit Désirée Hellé, mais il faut lui répondre.

- Je ne pars pas. J'accompagne une amie.

C'est vrai, je suis son amie ! Je me dégourdis, j'ouvre les poches de son manteau noir, je prends ses mains dont je n'ai plus peur, je les mets au chaud dans chaque trou, je lui donne le bras bien haut près de l'aisselle où il y a un nid et de la vie. Désirée Hellé insiste pour m'accompagner dehors et nous faisons les cent pas ensemble avant l'arrivée de l'autobus. Nous nous embrassons puisque je ne peux pas lui serrer la main. De la plate-forme je la revois. Elle est immobile, elle est médusée. Elle regarde, elle semble rêver dans ma direction. Demain elle reverra son amie. Elle n'a pas la nostalgie de ma liberté.

Violette Leduc